

Rêveries

Jour de souffrance de Catherine Millet. Flammarion, 265 p.

Sandrina Joseph

Number 225, March–April 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16692ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joseph, S. (2009). *Rêveries / Jour de souffrance* de Catherine Millet. Flammarion, 265 p. *Spirale*, (225), 47–48.

Rêveries

JOUR DE SOUFFRANCE de Catherine Millet

Flammarion, 265 p.

par SANDRINA JOSEPH

À la sortie de *La vie sexuelle de Catherine M.*, tous les voyeurs avaient été conviés au spectacle : celui d'un corps sans réserve, sans limites, sans gêne, le corps d'une femme toujours prête à se donner, même à une multitude d'hommes, même tous à la fois. Ce récit autobiographique d'une partouzeuse invétérée a eu l'heur d'irriter la critique (et moi aussi) prompt à lui reprocher ses ambitions de transparence et ses fausses allures de candeur, une irritation que Christine Ferniot énonce sans non plus faire dans la dentelle : « Catherine Millet est une baiseuse exhibitionniste qui raconte par le détail comment elle se fait prendre, par combien, où et quand. [...] Si l'auteur n'était pas une des grandes prêtresses de l'art contemporain et la patronne d'Art Press, aucun journaliste n'aurait écrit la moindre ligne sur son texte volontairement répétitif, obstinément pratique, loin de toute volupté » (magazine *Lire*, juin 2001). En effet relativement pauvre en qualités stylistiques et narratives, en effet sans trace de volupté ni de sensibilité, le premier récit de Millet ne laissait rien deviner de celui à venir. Car dans *Jour de souffrance*, la femme qui se raconte ne cherche désormais plus à faire preuve d'adresse sexuelle, réussissant cette fois-là à faire preuve d'adresse littéraire. La partenaire de l'écrivain et libertin Jacques Henric y raconte « la crise », ces trois années durant lesquelles elle a souffert des affres de la jalousie après avoir découvert que son « mari » (malgré qu'ils ne soient pas mariés, Millet emploie parfois le terme) entretenait des relations extraconjugales. C'est sans doute grâce à cette douleur, à cette obsession qu'elle apparaît enfin aux yeux du lecteur plutôt que de disparaître, absorbée dans le désir de l'autre, comme dans *La vie sexuelle de Catherine M.*

L'une des leurs

Jour de souffrance rappelle à plusieurs égards *L'occupation*, publié par Annie Ernaux en 2002, un récit lui aussi consacré à la jalousie d'une femme pour une autre et où l'autobiographe décrit son aliénation en ces termes : « Je n'étais plus libre de mes rêveries. Je n'étais même plus le sujet de mes représentations. J'étais le squat d'une femme que je n'avais jamais vue. Ou, comme m'avait dit un jour un Sénégalais à propos de la possession dont il se croyait l'objet de la part d'un ennemi, j'étais "maraboutée". » Chez Millet, la femme enviée a plusieurs visages (mari volage oblige). Pourtant, comme pour répondre en un parfait écho aux paroles d'Ernaux, elle avoue à son tour son maraboutage : « Pendant longtemps, je ne devais plus jamais réussir à stimuler solitairement le plaisir sans en passer par l'exaspérante vision du sexe de Jacques pénétrant celui d'une de ses amies. J'avais cessé d'être, dans ces rêveries, au centre des ébats, je n'étais plus que spectatrice. [...] Les représentations de Jacques, les succubes désormais accrochés à lui, s'étaient substituées à toutes les mises en situation de ma propre personne. » Cette douloureuse dépossession que subit la femme jalouse – celle de son quotidien, de son imaginaire, parfois même de sa raison – semble en effet la tenir occupée, pour emprunter le mot d'Ernaux, entre autres parce qu'elle la fait écrire.

De fait, derrière la femme jalouse de *Jour de souffrance* ne cesse de poindre une autre figure, trop insistante pour son propre bien : celle de l'écrivain. Le désir qu'éprouve Millet de se construire, de s'imposer comme un auteur à part entière irrite d'ailleurs initialement, et sérieusement, ses lecteurs (du moins ceux que je connais). Son ton souvent sentencieux, sa propension

à répéter — dans ses écrits comme dans ses entrevues — que l'écriture est pour elle une yocation, son besoin de défendre son manque de formation académique ont tour à tour, voire tous à la fois fait obstacle à ma lecture. Une anecdote remontant à l'adolescence de Millet, et que celle-ci évoque en début de récit, inscrit d'entrée de jeu dans *Jour de souffrance* cette envie d'être reconnue, d'être admise dans le groupe sélect des « artistes » dont, pourrait-on croire, elle se sent encore aujourd'hui exclue : « Au fond de la salle voûtée, un groupe de jeunes gens écoutait l'un d'entre eux jouer de la guitare [...]. Pendant que je les observais, le rêve m'a traversée que l'un d'entre eux me remarque et qu'à je ne sais quel signe sur ma figure il devine que j'étais, par mes aspirations, l'une des leurs et me fasse venir parmi eux. » Mieux qu'une envie, il s'agit en effet pour elle d'un rêve. Car plus encore qu'une partouzeuse, plus encore qu'une femme jalouse, plus encore qu'une écrivaine, Millet est une rêveuse aux yeux grands ouverts.

Filiations

La littérature des femmes compte une multitude de rêveuses diurnes. Pensons à la princesse de Clèves qui, enfermée à Coulommiers pour s'éloigner de Monsieur de Nemours qu'elle chérit, s'abîme dans la contemplation de son portrait : « elle prit un flambeau et s'en alla, proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de M. de Nemours; elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner. » Il faut également mentionner Lucy Snowe — un peu moins illustre, elle est pourtant ma grande favorite —, cette héroïne de Charlotte Brontë qui, sur le pont d'un bateau qui l'emmena en

Belgique, se prend à rêver d'une autre vie jusqu'à ce que le mal de mer la ramène à « la raison » : « Je vous en prie, ami lecteur — je vous en prie, annulez ce qui précède — ou plutôt, conservez-en le souvenir uniquement pour en tirer une moralité et notez en gros caractères, et comme s'il s'agissait d'une allitération : "Les rêves que l'on fait en plein jour ne sont que des mensonges inspirés par le démon." » Par le biais de ces rêveries, de ces « mensonges » qui leur permettent pour un instant d'échapper au réel, elles se soustraient aux conventions, au poids de leur corps, à la morale ou à la raison pour plonger dans leur désir, quel qu'il soit. Si elle n'épargne pas à la rêveuse la vie cloîtrée ou le mal de mer, si elle ne la délivre pas de sa condition, de son malheur ou de son destin, la rêverie n'en est pas moins une façon, pour ces femmes de papier, de prétendre être une autre femme. Pour Catherine Millet, il s'agit plus exactement de prétendre être l'autre femme, celle qui passe en second, qui se retire de son propre fantasme comme si elle était « rejetée hors de la vie de Jacques » et ce, au point d'en venir à ce constat : « Quand je rêvais en marcheuse égarée, implicitement chassée de chez elle, bien que ma main ne sollicitât jamais mon sexe, est-ce que je ne parvenais pas à l'acmé du plaisir solitaire ? »

Au plus fort de la critique féministe française, Claudine Herrmann écrit à cet effet que « [l]a "rêverie" de la femme est fonction d'un monde où rien ne se réalise comme elle l'entend. Cependant l'état de rêverie peut être merveilleusement exploité : le choc du réel dans l'imaginaire ou le subjectif est si violent, déclenche un tel train d'ondes, se répercute dans toutes les parties de l'être avec une force si aiguë, qu'il possède une valeur érotique troublante. Un homme qui pénètre

l'imaginaire d'une femme, possède beaucoup plus que son corps : il est entré dans son être. Il suit de cela que la femme qui consacre ses aptitudes intellectuelles à rêver est une valeur de choix : bijou érotique [...], elle se détournera tout "naturellement" du pouvoir » (Les voleuses de langue, éd. des Femmes, 1976). Peut-être cela s'explique-t-il par le fait qu'une femme occupée à rêvasser est si loin de la réalité, si happée par ses fantasmes, si près de son désir que son vrai corps, celui de la vie éveillée, est « [p]assif, captif [et] se trouve relégué aussi parfaitement que pendant le sommeil » comme le note Millet. Serait-ce donc que la rêverie dépossède la rêveuse d'elle-même alors que, paradoxalement, elle la rend à elle-même, faisant de la femme rêvée la véritable héroïne? Force est en effet de constater qu'au moment où la princesse de Clèves contemple le portrait du duc de Nemours, celui-ci l'épie à son insu et « la vit d'une si admirable beauté qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue » tandis que Lucy Snowe est forcée de descendre dans la cale du bateau, loin du paysage qui l'a fait rêver, « [t]rès malade finalement, et tout chancelante ». Le corps qu'elles habitent leur échappe, leur tient tête, ne leur appartient pas tout à fait, comme s'il s'agissait d'une enveloppe dont elles cherchent parfois à s'échapper d'autant que, Millet l'explique, « [l]e rêveur ne thésaurise que des biens immatériels ».

La compagnie des hommes

Bijou érotique par excellence, cette dernière avoue d'ailleurs avoir longtemps été guidée par le désir des hommes plutôt que par le sien; partouzeuse expérimentée, partenaire obligeante, elle admet que « ce qui semble à première vue offrir un éventail plus large, plus riche d'expériences, [a] en réalité contribué à retarder la formation de ma personnalité libidinale [...], j'ai beaucoup répondu au désir de mes partenaires et satisfait le mien au petit bonheur la chance ». Dans *La vie sexuelle de Catherine M.* comme dans *Jour de souffrance*, son corps apparaît ainsi, je

le dis sans malice, vacant, attendant en quelque sorte d'être pris en charge, prêt à être rempli par n'importe quel homme tandis que son esprit, détaché de sa carcasse, semble être ailleurs, comblé par ses fantasmes et ses affabulations. Elle donne en somme son corps en échange de la liberté, celle de rêvasser en paix : « En vérité, deux bonheurs se conjuguent : celui d'avoir pleinement conscience de transcender mes limites physiques dans l'appropriation que les autres font de moi, et celui de les voir en l'occurrence s'occuper d'une dépouille, tandis qu'on me fiche la paix pour le reste, que je poursuis mon cinéma intérieur. »

Millet est à n'en pas douter une de ces femmes qui rêvent éveillées, habitée comme elle l'est par des rêveries d'avenir qui « traversaient » la jeune femme ambitieuse, par des rêveries érotiques

dont la jalousie l'a évincée, mais surtout, maintenant, des rêveries enfantées par la rétrospection. Car ce n'est plus tant la rêverie à proprement parler qui occupe Millet que l'exigence du travail mémoriel — et d'écriture — qui incombe à l'autobiographe : « Je découvrais qu'au fur et à mesure que les rêves d'avenir se réduisent, parce qu'on n'a plus assez d'avenir pour qu'ils soient amples et variés, les souvenirs s'y substituent. [...] Je comprends la rêverie de Rousseau : "Mon imagination déjà moins vive ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'aime, je m'enivre moins du délire de la rêverie; il y a plus de réminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais." » (Je souligne à ce propos le titre tiré de *Jour de souffrance* qu'Éva Kammer et Sylvano Santini ont donné à leur entretien avec Millet publié dans le numéro 224 de *Spirale* : « Faire de

notre vie passée un rêve ».) Ce n'est donc plus tant à une rêveuse qu'à une autobiographe que nous avons affaire, et c'est une des plus belles figures de la tradition autobiographique, celle de Rousseau, ce grand rêveur, qu'a choisi de suivre Millet. Voilà une silhouette imposante qui fait définitivement ombrage à cette longue lignée de femmes écrivains dans laquelle, sans peut-être même le savoir, Millet s'inscrit à son tour.

Et moi que la lecture de *Jour de souffrance* a laissée rêveuse, à mi-chemin entre le livre que je tenais entre les mains et ceux qui m'avaient déjà parlé de la liberté, du ravissement de la rêveuse diurne, je n'ai pu que penser à Marguerite Duras qui, dans *L'amant*, raconte sa grande douleur, celle du plus complet dénuement : « dans mon enfance le malheur de ma mère a occupé le lieu du rêve. »

Stéphane Gilot, *Temps-libre*, 2007
Installation architecturale et vidéographique : matériaux de construction, système d'éclairage, bandes sonores, caméra sans fil, moteur électrique, moniteurs, lecteurs DVD, dessins, maquettes; performance pour cinq participants chorégraphiée par Emma Waltraud Howes; Centre Expression, St-Hyacinthe

